

culturematch/photo

ROGER BALLEEN FAIT SON « FREAK SHOW » À ARLES

Deux expositions célèbrent l'œuvre du photographe américano-sud-africain cet été. L'une dans le cadre des Rencontres d'Arles, sous la forme d'une installation sidérante, l'autre d'une manière plus classique à la Flair Galerie.

PAR ELISABETH COUTURIER

Roger Ballen aime les lieux insolites. En 2002, durant les Rencontres d'Arles, alors qu'il était venu recevoir le prix du meilleur photographe de l'année, il découvre, par hasard, sur le boulevard Émile-Combes, une étrange maison pleine d'enfants orphelins gardés par une vieille dame et sa famille, vivant au milieu d'objets insolites, des rats courant partout. Une vision qui ne l'a pas quitté depuis. Entre-temps, la maison a été abandonnée.

Et, cette saison, le photographe a investi la bâtisse délabrée pour y créer une installation qui occupe ses dix pièces et constitue un des points phares de la 48^e édition des Rencontres. Une expérience troublante : on se croirait au milieu d'un film gore, où les poupées se transforment en monstres sanguinaires. Car, au milieu du fatras minutieusement organisé par l'artiste, il faut faire attention où l'on met les pieds, ne pas réveiller la jeune fille endormie (ou morte ?) allongée sur un vieux canapé et recouverte d'un drap taché de sang, contourner les tas de bébés en Celluloïd aux membres arrachés, ne pas renverser les animaux empaillés pris dans des toiles d'araignée, déchiffrer les messages renvoyés par les dessins effrayants qui s'étalent sur les murs...

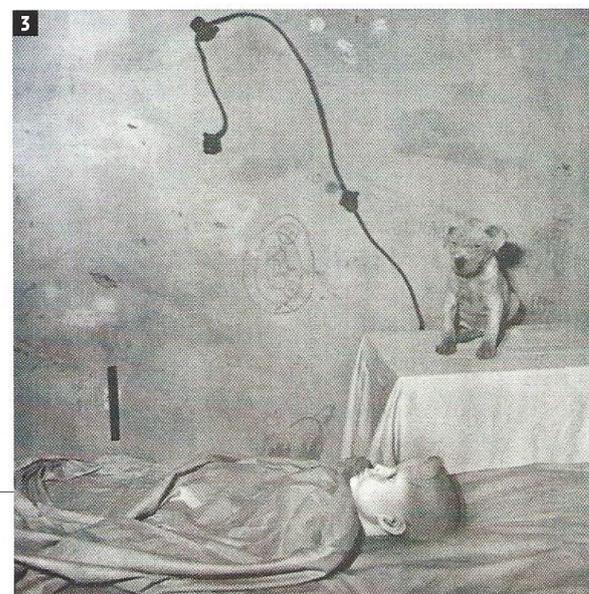
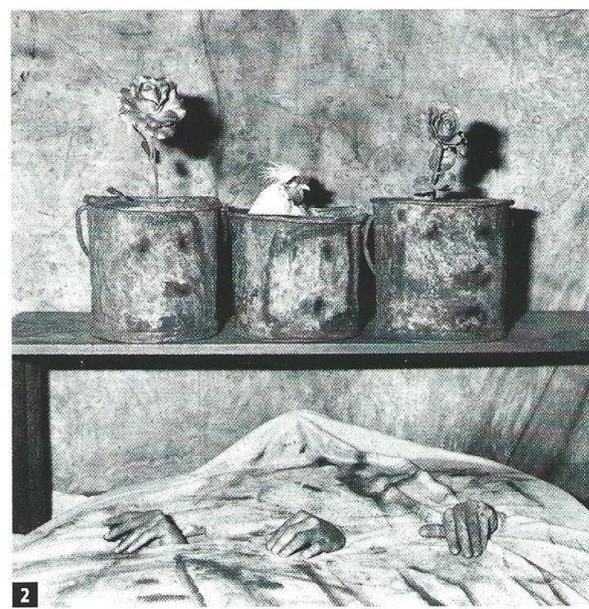
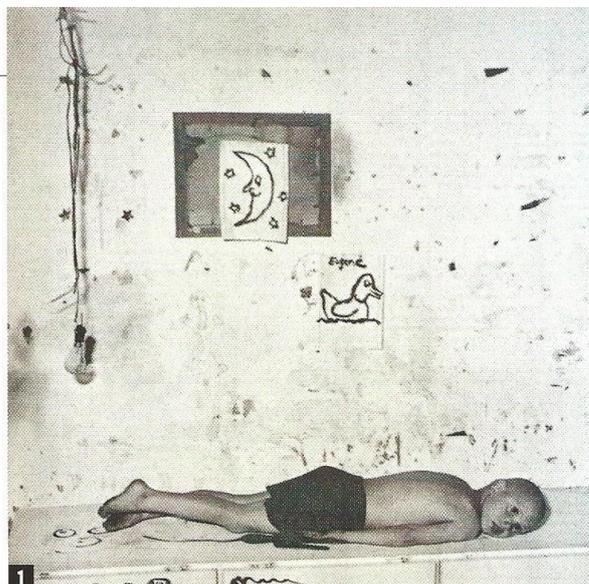
IL A FAIT SENSATION, DANS LES ANNÉES 1990, AVEC DES PORTRAITS DÉRANGANTS DE SUD-AFRICAINS BLANCS.

L'impression aussi d'être aspiré dans les tréfonds de l'imaginaire « ballenesque » : dans certaines pièces sont accrochées des photos prises par l'artiste ici même, dans ce capharnaüm, au milieu de sa macabre mise en scène. Une musique, inquiétante, parachève de nous déstabiliser. On a beau savoir que c'est « pour de rire », on ne se sent pas à l'aise. Ballen réussit son pari sans jamais tomber dans le grotesque. Lors de l'aménagement de ce petit théâtre des horreurs, qu'il a titré « The House of the Ballenesque », il expliquait : « Je crois que cet endroit va complètement déboussole les gens, les emmener dans les recoins de leur esprit. Peut-être leur donner des cauchemars, les angoisser, mais ils ne l'oublieront pas. » Ainsi, ce photographe, auteur de compositions →

1. « Under the Moon », 2000.

2. « Three Hands ».

3. « The Chamber of the Enigma », 2003.



→ surréalistes, en contrôle-t-il toutes les étapes. Il concède : « Dans mon travail, les installations peuvent être perçues comme des œuvres parallèles qui donnent au spectateur une vision des lieux où mes photographies ont été prises. » Pour le reste, ne comptez pas sur lui pour décortiquer sa manière de faire. Il ne croit ni aux recettes techniques ni à la dictature du concept. Encore moins au décryptage rationnel de ses clichés qui, justement, mettent à mal la réalité ordinaire. L'homme lui-même est une énigme. Il en impose : une certaine raideur dans la silhouette et la mine grave. Un soupçon de sourire en coin et l'œil frisant révèlent un sens de l'humour au second degré, une profonde finesse d'esprit.

Né à New York en 1950 mais vivant depuis l'enfance en Afrique du Sud, il commence à découvrir les campagnes de son pays d'adoption en tant que géologue, un appareil photo à la main. Un métier qui lui permet de pénétrer dans des maisons pauvres mais remplies de babioles et autres fétiches domestiques, des intérieurs modestes empreints d'une certaine poésie et qui auront une grande influence sur son œuvre. « Mon parcours photographique, dit-il, m'a convaincu que la maison est un lieu de profonde découverte... C'est souvent chez elles, là où elles trouvent refuge face au monde extérieur, que les personnes entreprennent les voyages intérieurs les plus périlleux. » Il concède que tout se joue dans la relation qui s'établit

entre lui et le lieu qu'il photographie, dont il exploite le potentiel fantasmagorique. Il qualifie son style de « fiction documentaire », paradoxe qui lui permet de rester branché sur son inconscient. Par exemple, il rajoute, sur place ou sur ses clichés, comme le démontre son installation démoniaque, des graffitis, des collages, des sculptures, activant de curieuses associations d'éléments hétéroclites et d'étranges télescopages de signes. Cela donne des formats carrés, toujours en noir et blanc,

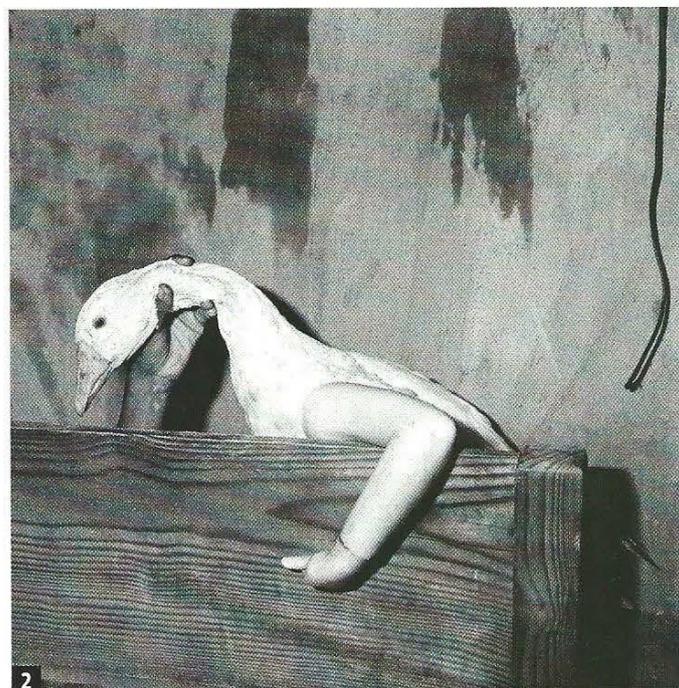
qui tiennent de la rêverie vagabonde ou du cauchemar drolatique. Une traversée des apparences à la Cocteau, revisitée tendance freak.

Il a signé également un certain nombre de courts-métrages et des films d'animation se rattachant à son travail photographique, salués par la critique et présentés dans les musées et les galeries. La quinzaine d'œuvres datées de 2000 à 2008 et tirées de ses deux ouvrages « Shadow Chamber » et « Boarding House », présentées à Arles par l'avisée Isabelle Wisniak à la Flair Galerie, témoignent de l'infinie capacité de Roger Ballen à inventer des mondes parallèles. Le thème, ici, concerne les animaux : ours en peluche, oiseaux dessinés au mur, silhouettes d'araignées en fil de fer pendues au plafond, oie avec un bras humain... Et toujours ces étranges décors, ces figurants fantomatiques, ces chocs visuels déroutants. Trop fort ! ■

Elisabeth Couturier

« The House of the Ballenesque », à la Maison des peintres, Rencontres de la photographie d'Arles, jusqu'au 24 septembre. Exposition « Le théâtre de l'esprit », photographies de Roger Ballen, Flair Galerie, jusqu'au 26 août. Prochainement : « Ballenesque », éd. Thames & Hudson.

1. « Pathos », 2005. 2. « One Arm Goose », 2004.
3. « Celebration », 2007.



85 MILLIONS DE VUES SUR YOUTUBE POUR SON FILM « I FINK U FREEKY », RÉALISÉ POUR LE GROUPE DIE ANTWOORD EN 2012.